DEBONO, M., « *Représentations et traitement des corpus numériques linguistiques* : quid des représentations du *chercheur* ? », in DEBONO, M., (éd.) (2014), *Corpus numériques, langues et sens : enjeux épistémologiques et politiques*, Bern : Peter Lang, coll. Gram-R – Etudes de linguistique française (dirigée par V. Van Raemdonck), n°25, pp. 23-44, URL : http://www.peterlang.com/index.cfm?event=cmp.ccc.seitenstruktur.detailseiten&seitentyp=produkt&pk=85286&concordeid=574215

Représentations et traitement des corpus numériques linguistiques : quid des représentations du chercheur ?

MARC DEBONO

EA 4246 PREFics-DYNADIV Université François Rabelais de Tours

Introduction

La réflexion ici proposée est partie d'une question assez simple : pourquoi, dans les travaux en sciences du langage (désormais SDL), et singulièrement dans ceux se basant sur l'examen de corpus numériques linguistiques, les représentations du chercheur sont-elles si peu prises en compte voire exclues et/ou à exclure de l'entreprise de recherche ?

Pour tenter de répondre à cette question initiale, il nous a semblé inévitable de faire quelques incursions – certainement trop rapides – dans un débat épistémologique fondamental autour de la tension entre objectivité et non-objectivité/subjectivité en sciences humaines et sociales (désormais SHS) (1.), tension que l'avènement des nouvelles technologies dans la recherche en SDL semble réactiver, si ce n'est accentuer considérablement. L'examen de certains discours, choisis comme emblématiques de ce qui nous semble constituer une tendance de fond en SDL, – à savoir le retour, à la faveur de la technologie, à un objectivisme marqué – nous permettra en effet d'argumenter que le traitement informatique des corpus (numériques ou numérisés généralement) accentue un effort d'occultation de la présence du chercheur et de ses représentations en SDL (2.). Nous formulerons pour finir une alternative, fondée sur une compréhension herméneutique de la notion de représentation. Cette alternative, travaillée à partir de différents auteurs (H.-G. Gadamer, C. Taylor, P. Veyne, etc.) sera présentée dans son principe, son utilisation pour penser les sciences humaines et sociales (SHS), et exemplifiée par certaines réflexions quant à la construction de la connaissance historique (3). Pour finir, nous verrons que cette compréhension des représentations a pour

corollaire la réintroduction d'une dose d'incertitude dans la recherche, difficilement compatible avec l'assurance d'une science « experte » que viendrait renforcer la technologie : les enjeux sont donc importants dans cette discussion de nature essentiellement épistémologique (4.).

1. « Objectualisation »[1] des représentations en SDL/sociolinguistique : non prise en compte ou refoulement anti-subjectiviste de celles du chercheur

La sociolinguistique est la discipline qui, au sein des SDL, a certainement le plus contribué à l'accession des représentations au statut d'objets de science. La notion de représentation y est utilisée depuis un certain temps déjà, au point d'être devenue constitutive pour beaucoup de sociolinguistes francophones de la définition même de leur discipline.

Aussi vieille que la philosophie occidentale (cf. l'allégorie de la caverne chez Platon), la notion de représentation a été remise au goût du jour par la sociologie française à la suite de Durkheim (1898 [2002]), puis certains psychosociologues (Jodelet, Moscovici, Abric, Doise), lesquels insistent sur sa dimension « sociale » et « pratique » (« visée pratique » chez Jodelet, 1989 ; « représentations anticipatrices » chez Doise, 1973 ; « guide pour l'action », chez Abric, 1994 ; « sert à agir sur le monde et sur autrui » (Roussiau et Bonardi, 2001 : 18-19), mais également sur la distinction entre la représentation et les autres formes de connaissances, « scientifique » notamment :

> [La représentation sociale constitue] une forme de connaissance socialement élaborée et partagée ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social. Également désignée comme savoir de sens commun ou encore savoir naïf, naturel, cette forme de connaissance est distinguée, entre autres, de la connaissance scientifique (Jodelet, 1989 : 36).

Cette définition est très largement citée dans les travaux en sociolinguistique, et c'est sur cette base psychosociologique que la notion de notion de représentation linguistique/sociolinguistique a été forgée, notamment par N. Gueunier, qui la définit comme une « forme courante […] de connaissance, socialement partagée, qui contribue à une vision de la réalité commune à des ensembles sociaux et culturels » (Gueunier, 1997 : 246).

Nous en retiendrons pour notre part une définition volontairement ouverte - que nous affinerons par la suite, dans la perspective qui est la

---

[1] Nous empruntons ce terme à B. Latour (Latour, 1991) : volonté des scientifiques « modernes » de travailler sur des « objets » bien identifiés, délimités, essentialisés.

nôtre -, comme acte de connaissance (et résultat de ce processus) qui consiste à se construire / co-construire une « image » de soi et de l'autre (auto/hétéro-représentation). Cette construction d'une image de l'altérité, que l'on rend ainsi « présente » (representare : « rendre présent » en latin), n'est pas figée, mais dynamique : c'est une connaissance en mouvement, amenée à évoluer sous l'influence de multiples facteurs.

En sociolinguistique, la notion est aujourd'hui largement déclinée, détaillée (ou concurrencée ?) : imaginaires linguistiques (A.-M. Houdebine, 2002), stéréotypes (Boyer, 2007), clichés, préjugés[2], idéologies linguistiques[3] (notion plus utilisée dans la sociolinguistique anglo-saxonne, celle de représentation sociale l'étant davantage dans le domaine francophone[4]). Ces déclinaisons insistent sur différentes dimensions : degré de stabilité, de diffusion dans le corps social, de distance à une référence postulée, de créativité/reproduction, de négativité/péjoration, etc.

Cette diversité de déclinaisons traduit la centralité actuelle de cette notion dans les études sociolinguistiques, la langue y étant désormais classiquement définie comme un ensemble de *pratiques* et de *représentations* :

> Il nous faut donc accepter de considérer la 'langue' comme un ensemble de *pratiques*, souvent désordonnées, et comme un ensemble de *représentations*, celles des locuteurs, bien sûr, mais aussi celles des linguistes, et chercher à comprendre comment fonctionne ce désordre (Calvet, 2007 : 47 ; c'est l'auteur qui souligne).

Dans le chapitre 4 de *Pour une écologie des langues* (1999), L.-J. Calvet exposait déjà un « modèle de représentations », « destiné à rendre

---

2 Ces trois derniers termes étant généralement employés au pluriel et renvoient à des formes de représentations qui se caractérisent généralement par une certaine stabilité, un certain figement.

3 On considère en général que les idéologies linguistiques – qui se manifestent toujours en discours - génèrent des représentations linguistiques (cf., par exemple Boudreau, 2009) qu'elles constituent en « système » (Lipiansky, 1991).

4 Cf. Costa, Lambert et Trimaille, 2012 ; en particulier la troisième partie de cet article « 3. Idéologies de la langue et du langage et représentations sociales » qui fait le point sur les liens entre ces deux notions, la première puisant ses origines dans l'anthropologie linguistique de langue anglaise, la seconde dans la psychosociologie française. Cf. également Moïse, 2010, p. 130 : « En sociolinguistique française, l'idéologie et les représentations évoluent dans les mêmes zones de significations. Dans une filiation nord-américaine, l'idéologie, je l'ai dit, est à entendre dans le sens de circulation d'idées mises en discours (Blommaert 1999, 2005, Fairclough 1992 , 2003, Van Dijk 2008). On peut articuler cette approche (souvent entendue restrictivement d'un point de vue politique en France) avec celle des représentations sociales ».

compte de la façon dont les locuteurs, individuellement et collectivement, perçoivent leurs pratiques et celles des autres » (Calvet, 1999 : 16). À l'époque, il y a plus de vingt ans donc, le sociolinguiste français considérait cette analyse des représentations comme encore marginalisée par rapport à celle des pratiques.

Mais « il fallut apprendre à étudier les représentations » note J. Billiez dans un article éponyme de 2004, et aujourd'hui, il semble que la notion se soit bien installée, dans la sphère francophone en tout cas. Sans vouloir aucunement prétendre à l'exhaustivité ni à la représentativité, nous pouvons prendre un dernier exemple de cette « installation » dans la discipline : comme L.-J. Calvet, H. Boyer utilise lui aussi cette notion pour définir l'objet de l'étude sociolinguistique : « […] la dynamique d'une situation linguistique donnée ne peut être appréciée qu'au prix d'un repérage attentif des pratiques et des représentations sociolinguistiques » (Boyer, 2001 : 45). Et le sociolinguiste revendique très explicitement l'emprunt de la notion à la psychologie sociale :

> À partir d'une libre lecture des modélisations en matière de fonctionnement des structures sociocognitives présentées par la sémiologie et surtout par diverses tendances de la psychologie sociale, j'ai proposé un paradigme au sein duquel s'articulent les concepts qui tentent d'éclairer la connaissance qu'on peut avoir de la nature d'un imaginaire collectif (ou des imaginaires collectifs) propre(s) à une société donnée ou à tel ou tel de ses sous-ensembles. *Le concept pilier est sans conteste le concept de représentation*. La « représentation », « collective » ou « sociale » (Rouquette, Rateau, 1998, p. 15 ; Moscovici, 2002, p. 16), est un mode de connaissance des objets sociaux qui relève du *sens commun* et qui a une « visée pratique » (Jodelet, 1989, p. 36) (Boyer, 2008 : 100 ; nous soulignons).

La notion est donc venue de l'extérieur de la sociolinguistique, mais s'y est bien « installée », et ce depuis un certain temps déjà, avec de très nombreux travaux dans le domaine utilisant et travaillant la notion. Mais l'ancrage sociopsychologique de la notion (Moscovici, puis Abric, Doise, Jodelet, etc.) n'est pas sans influence sur sa compréhension en sociolinguistique : il faut mentionner en particulier la théorie dite du « noyau central » qui tend à considérer ce noyau central, social et stable, comme l'essence de la représentation *vs* la périphérie, contextuelle et instable. Il faut par ailleurs remarquer que la notion de *représentation sociale* en psychologie sociale est elle-même héritière de la tradition

sociologique française, du « concept oublié »[5] de *représentation collective*, de Durkheim à l'habitus bourdieusien[6].

Cette origine sociologique et psychosociologique, couplée à l'orientation « sociale » constitutive de la sociolinguistique (les faits linguistiques appréhendés dans leurs dimensions sociales, en réaction à l'abstraction d'une certaine linguistique), aboutit à une compréhension particulière de la notion de représentation : si L.-J. Calvet évoque la construction *à la fois individuelle et collective* des représentations, il faut se rendre à l'évidence : les représentations telles que traitées en sociolinguistique sont avant tout des représentations *sociales*.

Dès lors, on peut se demander pourquoi la notion de représentation, dans ces modèles sociologiques, sociopsychologiques et sociolinguistiques est avant tout « sociale » ?

Un premier élément de réponse est sans doute que le caractère social permet d'« objectiver » les représentations - ou, négativement, de les « désubjectiviser », de les vider d'un contenu trop subjectif, individuel : « sociales », elles deviennent « objets objectivables » d'une science rétive à l'idée de subjectivité (comme nous le verrons plus bas). Finalement avec une telle perspective « objectualiste » (Latour, 1991), nous sommes restés, en SDL, assez proches de la compréhension durkheimienne du phénomène : Durkheim conçoit bien l'existence de représentations individuelles dans son article désormais classique « Représentations individuelles et représentations collectives » (1898), mais les premières ont le désavantage d'être instables, non durables, contrairement aux secondes. La sociologie doit donc, selon lui, axer sa recherche sur le « tout » / le « social », et ce qu'il appelle la « sociologie individualiste » doit être écartée :

> Il reste donc à expliquer les phénomènes qui se produisent dans le tout par les propriétés caractéristiques du tout, le complexe par le complexe, les faits sociaux par la société, les faits vitaux et mentaux par les combinaisons *sui generis* d'où ils résultent. C'est la seule marche que puisse suivre la science (Durkheim, 1898 [2002] : 22).

C'est peut être également en partie pour cette raison (l'accent mis sur le caractère « social » objectivable des représentations donc) que, si les représentations sont, selon les disciplines, plus ou moins prises en compte dans les recherches en SDL, on est encore loin de poser - à quelques exceptions notables près - les enjeux de la prise en compte de

---

5 Cf. Jodelet in Mesure et Savidan, 2006, notice « *représentation sociale* », p. 988.

6 Dont on peut donner par exemple cette définition synthétique : « systèmes de valeurs et de jugements, des modes de pensée et de comportement, des attitudes existentielles propres à un groupe social et profondément intériorisés par les membres de ce groupe » (E.-M. Lipiansky, dans Guide de l'interculturel en formation, 1999, p. 153).

celles du chercheur : accepter de poser ces enjeux - et donc de sortir des représentations comme simple « objet » de connaissance scientifique pour les considérer comme intervenant dans l'élaboration de cette connaissance scientifique - serait en effet ouvrir la boîte de Pandore d'un subjectivisme incompatible avec le statut de scientifique-expert.

Si L.-J. Calvet inclut bien le chercheur dans cette étude des représentations (cf. citation plus haut : « mais aussi celles des linguistes »), et si P. Blanchet évoque une « éthique de l'implication subjective » (2012 ; voir aussi : 2009), c'est plutôt le mouvement inverse qui se produit au sein de la sociolinguistique et des SDL d'expression française : celui d'un refoulement de tout subjectivisme hors de la recherche sur les corpus linguistiques, refoulement qui est le plus souvent implicitement considéré comme un acquis méthodologique, mais aussi parfois explicité. Par exemple, J. Boutet énonce clairement ce refoulement de la subjectivité du chercheur hors du champ de la science : pour « construire le sens » (c'est le titre de son ouvrage de 1994) de l'interaction verbale qu'il étudie, le chercheur-linguiste doit se fonder « non sur sa réaction subjective, mais sur les régularités formelles et observables des données à analyser » (Boutet, 1994 : 28).

Or, le traitement des corpus numériques linguistiques par l'outil informatique semble confirmer, et même accentuer, ce mouvement de refoulement des représentations subjectives/individuelles du chercheur.

2. Traitement des corpus numériques linguistiques : l'outil informatique, facteur d'accentuation de l'occultation des représentations du chercheur par le renforcement du paradigme empirico-inductif. L'exemple de l' « herméneutique numérique »

Il semble que l'analyse des données rendue possible par l'ordinateur accentue une revendication d'objectivité chez le chercheur-linguiste, occultant d'autant plus les représentations du chercheur, porteuse de subjectivité.

Cette partie n'a aucune prétention à l'exhaustivité, ni même à la représentativité, mais plutôt à l'exemplarité par le choix volontaire d'un exemple de travail de recherche qui nous semble emblématique de la tendance que nous cherchons à mettre en lumière concernant le traitement des corpus numériques en sociolinguistique et dans le champ apparenté de l'analyse du discours. L'évocation du positionnement, assez radical, que nous allons mentionner ici, n'a donc pas d'autre prétention que de produire un « effet loupe » sur une tendance plus générale.

Concernant le traitement des corpus linguistiques numériques, Damon Mayaffre est une des références circulantes dans le champ : cet analyste du discours, spécialisé dans les corpus numériques de l'équipe UMR 6039 « Bases, Corpus et Langage » (Université de Nice), tente de constituer une « Herméneutique numérique », notamment dans un texte éponyme de 2002 offrant une synthèse de ses positionnements épistémologiques. Son objectif est de combiner logiques quantitative et qualitative en SDL, positivisme et « induction interprétative », combinaisons participant - et c'est ce point qui nous intéresse - de la construction d'une herméneutique « désubjectivée » par la grâce de l'outil informatique :

> *Dans une logique quantitative*, ces faits [discursifs] sont rangés par ordre décroissant pour souligner d'abord ceux qui sont statistiquement incontournables jusqu'aux derniers, réels, mais plus discrets. Tant et si bien qu'aucun trait linguistique *réellement* discriminant *ne peut échapper à l'analyste*. *Le chercheur ne se précipite plus sur le texte sans autre médiation que ses pré-jugés*. Ce sont les informations (lexicales, grammaticales, syntaxiques…) du texte indexé, trié, mesuré qui viennent l'interpeller dans ses compétences interprétatives. Si l'interprétation pourra être l'objet de discussions, les bases descriptives et interrogatives seront elles irréfutables : *la subjectivité des chercheurs s'en trouve ainsi incontestablement repoussée pour être cantonnée au niveau de l'interprétation, alors qu'elle sévissait déjà au niveau descripto-interrogatif.* Positivisme (les éléments discriminants et objectifs sont bien là, dans la lumière crue d'une description quantitative) et *induction interprétative* deviennent alors les caractéristiques de *l'herméneutique numérique* (Mayaffre, 2002 : 9 ; nous soulignons).

Dans cette logique d'analyse, d'abord quantitative puis qualitative dans un second temps seulement, l'interprétation ne pourrait être qu'inductive : la fondation empirique de l'activité du chercheur étant le moyen le plus sûr de « cantonner » sa subjectivité. Le traitement quantitatif, objectif (basée sur l'idée, contestable, que l'on pourrait « recueillir » des données dans une phase initiale sans, déjà, leur donner du sens), intervient avant un traitement qualitatif, subjectif. Mais ce dernier reste très éventuel et hypothétique dans ce modèle – et même quasiment non souhaitable : il faudrait réduire au maximum les « sévices » de l'interprétation (cf. citation supra : « sévissait »). Or, ce cantonnement serait en particulier rendu possible par le traitement informatique des corpus, qui, selon D. Mayaffre, est l'instrument d'une considérable évolution vers une objectivité toujours plus grande de l'interprétation :

> Surtout, *l'ordinateur nous interpelle dans nos pratiques herméneutiques et heuristiques*. La lecture, la compréhension, le questionnement, puis *l'interprétation des textes gagnent aujourd'hui en rigueur pour sortir du*

> *tout-subjectif*. Dans un retournement spectaculaire, la démarche inductive complète la démarche déductive, le positivisme se substitue au constructionnisme. Et l'analyse se trouve libérée des grilles de lecture pré-construites (nos hypothèses imposées toujours par l'idéologie scientifique dominante) qui corsetaient notre description du texte *dans un savoir déjà-là, réduisaient le champ d'interrogation de notre recherche dans nos a priori et limitaient par là-même l'amplitude de nos interprétations.*
>
> Sur des critères bien définis et stabilisés, notamment quantitatifs, *l'ordinateur décrit le texte et nous apostrophe, sans pré-jugé, sur des phénomènes linguistiques* (spécificité, constellation lexicale, rafale…) *objectivement discriminants*. Dès lors non seulement l'ordinateur se révèle un outil documentaire susceptible de mettre à l'épreuve nos hypothèses et d'aller *traquer les preuves de nos interprétations*, mais un outil heuristique susceptible de reculer l'horizon de nos investigations » (idem ; nous soulignons).

La spectacularisation des apports de l'outil informatique ici proposée (matérialisée par la qualification de cette herméneutique de « numérique ») ne doit pas nous faire oublier que l'objectivation permise par celui-ci relève davantage d'une évolution dans la continuité que d'une révolution[7]. Cette spectacularisation est tout de même remarquable en ce qu'elle *personnalise*/*anthropomorphise* fortement l'ordinateur : doté d'une autonomie, il « interpelle » le chercheur, le conduisant vers l'objectivité souhaitée[8]. Ce texte n'est pas le lieu pour le faire, mais il y aurait beaucoup à dire sur cette autonomisation de la machine, corollaire d'une perte d'autonomie interprétative du chercheur, qui voit son interprétation considérablement contrainte : C. Lafontaine analyserait certainement cela comme une conséquence de l'« empire cybernétique », paradigme irriguant selon elle tous les secteurs des SHS depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les faisant passer des « machines à penser » à la « pensée machine » (Lafontaine, 2004). Mais le but de l'herméneutique numérique est pourtant affiché comme un progrès « humaniste » : enfin, le subjectivisme va être chassé de l'acte interprétatif, permettant l'accès au « réel » de la connaissance scientifique…

Autre point intéressant pour notre réflexion : dans cette argumentation explicitement anti-subjectiviste / anti-préjugé, D. Mayaffre prend comme exemple le jugement judiciaire : « En matière de justice […] il convient de pouvoir juger sur des éléments objectifs et

---

[7] A propos de cette spectacularisation des apports de l'ordinateur, on peut évoquer le paradoxe des « faitiches » latourien : créés par l'homme pour être ensuite vénérés par lui (Latour, 1996).

[8] De ce point de vue, on oublierait presque la programmation initiale de la machine et du logiciel qui procède nécessairement d'une certaine subjectivité.

non de *pré-juger* ». Or, cet exemple de l'herméneutique judiciaire est également proposé par un des représentants importants d'une autre herméneutique, philosophique celle-ci, H.-G. Gadamer, dans son maître ouvrage *Vérité et* méthode (1996 [1960]). Le philosophe allemand fait même de l'herméneutique judiciaire le modèle de toute compréhension (ou, plus exactement, un des modèles, avec l'interprétation de l'œuvre d'art) : selon lui, nous ne pouvons pas ne pas « pré-juger », au sens originel (c'est-à-dire juridique) du terme : jugement *premier*, point de départ du déploiement de la compréhension. Nous reviendrons sur ce point, mais on voit d'ores et déjà que le refoulement explicité de tout « pré-jugé » (cf. citation supra) fait de l'« herméneutique numérique » une herméneutique bien éloignée de l'herméneutique philosophique telle qu'elle s'est déployée au XXe siècle, à la suite, principalement, d'Heidegger, Gadamer et de Ricoeur – et dont nous nous inspirons (cf. infra). C'est certainement un truisme de le dire, mais il y a bien plusieurs « herméneutiques », et l'« herméneutique numérique » ne s'inscrit manifestement pas dans cette lignée philosophique : D. Mayaffre suit en ce sens F. Rastier, dont il se réclame par ailleurs, qui distingue l'herméneutique *philosophique* et l'herméneutique *philologique* (Rastier, 1997), cette dernière étant selon lui plus intéressante pour combler ce qu'il identifie comme les « déficits herméneutiques des sciences du langage » (Rastier, 2001 : 102 et suiv.)[9].

Petite parenthèse avant de reprendre le fil de la réflexion : le traitement logiciel des corpus et l'objectivité ainsi acquise vantés par le tenant de l'« herméneutique numérique » ne semble pas convaincre tout le monde… Ironie du sort, le parasitage de l'interprétation par les « préjugés » du chercheur, fustigés par D. Mayaffre, lui est reproché en retour dans un compte-rendu de son étude sur le discours de N. Sarkozy, et l'objectivité permise par le logiciel utilisé (Hyperbase) mise en doute par son lecteur :

> Une démarche intéressante que viennent malheureusement parasiter des *a priori* et des *prises de position idéologique intempestives. L'ouvrage finit*

[9] Néanmoins, F. Rastier nous semble beaucoup plus ouvert à la subjectivité de l'interprétation, quand il défend, pour remédier à ces « déficits herméneutiques », une *conception rhétorique / herméneutique* qui « conduit à une définition non logique de l'interprétation », la concevant comme « un parcours dans un texte ou une performance sémiotique », ce qui « suppose quatre facteurs ignorés par les conceptions syntaxique et logico-sémantique de l'interprétation : (i) *un sujet interprète situé*, (ii) une pratique sociale, et donc (iii) une action et (iv) une temporalité » (Rastier, 2003, n.p. ; nous soulignons). Si nous n'en discuterons pas ici, il faut tout de même noter que cette reconnaissance du facteur « sujet interprète situé », ainsi que du « caractère incoercible et compulsif de l'interprétation » (Rastier, 2001 : 105), nous semble distinguer assez fortement la pensée de F. Rastier de celle de son épigone.

> *par ressembler à un réquisitoire* […]. Damon Mayaffre fonde son propos sur les données issues du logiciel logométrique, Hyperbase (version 9.0 – 2011). À de nombreuses reprises, l'auteur rappelle le caractère scientifique d'une telle méthode, censée conférer un fondement tout scientifique à sa démonstration. L'outil est mathématique, le raisonnement ne peut donc qu'être exact (CQFD). Une telle conclusion est pour le moins hâtive. L'utilisation de la logométrie informatisée semble ainsi suffire à donner au propos un statut irréfragable. Nous sommes passés du scolastique *Aristoteles dixit* (Aristote a dit …) au logométrique *Hyperbase dixit* (Hyperbase a dit …) »[10].

Nous ne souhaitons pas entrer dans le débat sur la justification ou non d'une telle analyse émanant d'un commentateur profane et manifestement engagé politiquement[11] (ce qui explique certainement pour une bonne partie la critique), mais juste faire état d'un retour critique sur la prétention à l'objectivisme technologisé qui ressemble fort à un « effet boomerang ».

Mais refermons cette parenthèse pour en revenir aux fondements épistémologiques de la prétention au refoulement de toute subjectivité hors de la science, et des SDL en particulier. La force du paradigme empirico-inductif *objectivant* en SDL contrebalance un constructivisme (« constructionnisme » chez D. Mayaffre) *subjectivant*, dont se réclament pourtant largement les sociolinguistes (à la suite des travaux de Palo Alto en particulier). Néanmoins, en sociolinguistique comme dans les autres SDL, la balance semble déséquilibrée : le sens est considéré comme venant *avant toute chose* des *données* (contextualisées par le chercheur, traitées par logiciel éventuellement) et, secondairement/éventuellement, du chercheur le construisant.

Ce paradigme empirico-inductif suppose des « données de base de la connaissance », que C. Taylor appelle des « données brutes », et qui dans le paradigme empiriste sont selon lui « soustraites à l'investigation » :

> *Une science sociale qui veut remplir les exigences de la tradition empiriste essaiera tout naturellement de reconstruire la réalité sociale à partir des seules données brutes*. Ces données sont des actes des gens (le comportement), en tant qu'ils sont censés être identifiés *indépendamment de toute interprétation*, soit par des descriptions physiques, soit par des

---

[10] Compte-rendu de l'ouvrage de Damon Mayaffre, Nicolas Sarkozy : mesure et démesure du discours, 2007-2012 (Paris : Presses de Sciences-Po, 2012) par Jean Senié, publié le 30 mai 2012 sur le blog Trop Libre : http://www.trop-libre.fr/le-marche-aux-livres/une-analyse-pas-si-objective-du-discours-sarkoziste.

[11] Ce compte-rendu a été publié sur le blog *Trop Libre* de la Fondation pour l'innovation politique (Fondapol), cercle de réflexion d'orientation libérale soutenu par l'UMP : http://www.trop-libre.fr

> descriptions clairement définies par des institutions et des pratiques (Taylor, 1997 : 172 ; nous soulignons).

C'est exactement cette « soustraction » à l'interprétation qu'appellent de leurs vœux les chercheurs mentionnés plus haut, soustraction que la technologie concourrait à pérenniser et à renforcer. Pour le philosophe canadien, ce sont « les progrès des sciences de la nature [qui] ont apporté une forte crédibilité à cette épistémologie », épistémologie « nécessairement hostile à une attitude de recherche basée sur l'interprétation », et donc sur l'inclusion du chercheur, de ses représentations, « intuitions » et valeurs subjectives, dans la construction du sens (idem). Pour mettre cela en perspective, nous pouvons utilement nous reporter à l'excellente synthèse historique de C. Feldman, intitulé « Objectivité et subjectivité en science. Quelques aperçus » (2002), dans laquelle elle pose quelques jalons de la longue tradition intellectuelle anti-subjectiviste. L'auteure y explique très bien comment la science moderne s'est constituée autour d'une objectivation des connaissances scientifiques que Galilée lui-même jugeait impossible dans le domaine des humanités, notant la différence entre son/ses domaine(s) et « le droit ou quelque autre science humaine, où il n'y a ni vérité ni erreur » (cité par Feldman, 2002 : 89). Pourtant, on sait que les SHS se sont largement construites sur le modèle des sciences dites « exactes »[12], en établissant certaines « règles du jeu » (Veyne : cf. infra) pour cantonner toute possible dérive subjectiviste[13] : le paradigme empirico-inductif basé sur l'idée de « données brutes » en fait partie, « écrasant » toute autre forme d'appréhension des phénomènes (socio)linguistiques semble-t-il.

Peut-on proposer une alternative à cette omniprésence du paradigme empirico-inductif en SDL (et plus largement en SHS) ? Une alternative à l'occultation majoritaire des représentations du chercheur comme constitutives de la recherche en sciences humaines ?

---

[12] « [A]ccusées d'être 'molles', [les SHS] ont été défendues et illustrées comme capables de […] dureté » (Blanchet 2009 : 146). A l'inverse, Dilthey fixait comme condition de survie des sciences qu'on appelait alors « morales » la nécessité d'inventer des méthodes *autres* que celles des sciences positives (Mucchielli, 2002 : 56).

[13] Pour une illustration récente de ce désir des SHS de se conformer au modèle des épistémologies objectivistes qui se sont développées dans le champ des sciences « exactes », voir la revendication de P. Boghossian dans La Peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance (2009).

3. Un autre traitement possible des représentations du chercheur : réhabilitation de la subjectivité pour une recherche en sciences *humaines* (principe, application au SHS, exemple disciplinaire)

Dans cette partie, nous présenterons plusieurs réflexions proposant des formes de réhabilitation de la subjectivité : d'abord, d'un point de vue global, comme moteur de toute compréhension (la notion de « préjugé » chez Gadamer), ensuite une conception herméneutique des sciences « humaines » (Taylor), pour enfin voir, dans le secteur spécifique de la science historique, des propositions originales en ce sens - et déjà assez anciennes, toujours persistantes quoique toujours marginales (Veyne, Marrou).

3.1. Le principe de la compréhension gadamerienne : réhabiliter les « préjugés »[14]

À l'opposé d'une vision (globalement) négative des représentations, rejetées dans la sphère du « savoir naïf » à dépasser, à oblitérer si l'on veut comprendre et rencontrer l'autre dans de bonnes conditions, Gadamer pense que c'est au contraire la conscientisation (partiellement possible uniquement) et l'examen critique de ses préjugés qui, *positivement*, permet de s'ouvrir à l'altérité – ce qui, on peut le présumer, est la condition de toute recherche en sciences humaines.

Une des pierres angulaires de l'herméneutique gadamerienne est l'idée de *précompréhension* (*Vorverständnis*) : toute compréhension comporte une « structure d'anticipation », un processus de précompréhension inévitable, qui s'enracine dans la tradition culturelle de l'interprète (situé et historicisé), laquelle donne corps à ses préjugés. Loin d'être une force négative, déformante, le préjugé constitue pour Gadamer une condition positive de la connaissance. Pour comprendre et se comprendre, il est donc nécessaire de partir de ses préjugés : « Ce n'est qu'en reconnaissant ainsi que toute compréhension relève essentiellement du préjugé que l'on prend toute la mesure du problème herméneutique » (Gadamer, 1996 : 291).

S'inscrivant dans une tradition herméneutique qui le précède (avec les travaux d'Heidegger en particulier, dont il est le disciple), Gadamer réhabilite donc la notion de préjugé - notion que les Lumières avaient ardemment (et sous doute excessivement) combattue au nom du rationalisme - en la proposant comme façon de réintroduire « la réalité historique de l'être humain » (idem : 115). Cette réhabilitation est aussi réinvestissement du sens : le préjugé n'est plus considéré comme un

[14] Une partie des analyses ici présentées ont été développées dans Debono, 2012.

jugement hâtif, erroné, une vision déformée du « réel », mais comme un *jugement provisoire* (constamment construit et reconstruit dans la circularité herméneutique, dans la dynamique du fameux « cercle herméneutique »), renouant avec le sens originel du terme : « Dans la pratique de la justice, préjugé voulait dire décision juridique antérieure au jugement définitif proprement dit » (idem : 291). Jugement provisoire et inéluctable : la compréhension passe nécessairement par une étape de précompréhension.

La notion de préjugé est chez Gadamer très liée à celle de *tradition*, entendue comme « tout ce qui n'est pas 'objectivable' dans une compréhension, mais qui la détermine imperceptiblement » (Grondin, 2006 : 56). La tradition c'est le « travail de l'histoire », l'historicité de chaque individu qui influe sur sa compréhension. Les préjugés conçus par l'individu ne sont donc pas le fruit d'une conscience anhistorique, mais de l'inscription de l'individu dans une tradition : « Ce qui emplit notre conscience historique, c'est toujours une multitude de voix où résonne l'écho du passé » (Gadamer, 1996 : 305). Il faut bien expliciter ce qu'entend Gadamer par là (sous peine de reconduire son récurent procès en déterminisme et relativisme[15]) : la notion gadamerienne de tradition ne doit pas être comprise comme un attachement déterministe à une tradition culturelle particulière (ce qui serait l'attitude traditionaliste et culturaliste). Les traditions culturelles n'existent pas « en elles-mêmes », comme entités stabilisées, réifiées, mais uniquement dans la dynamique dialogique du « frottement » (Gadamer, 1996), dynamique circulaire que nous avons évoquée plus haut : la précompréhension, les préjugés, issus d'une inscription historique, se laissent constamment remettre en question dans le dialogue. La réhabilitation de cette notion de préjugé par Gadamer n'est donc pas un retour au relativisme et déterminisme culturel du Romantisme, mais une invitation au *dialogue* (notion centrale de l'herméneutique gadamerienne), potentiellement conflictuel, d'individus situés dans des traditions culturelles qui ne sont pas considérées comme *objets*, mais comme des dynamiques, en permanence interprétées et réinterprétées. Ce « frottement », avec une altérité non présupposée comme réifiée, est pour Gadamer le moyen de la compréhension, la rencontre permettant l'instabilisation de ses préjugés et leur examen critique[16] : une fois « excités » (pour reprendre

---

[15] La question de la subjectivité en science est en effet intimement liée à celle du relativisme scientifique (ne pouvant traiter de la question ici, nous renvoyons à nos travaux : Debono, 2011, notamment la partie « 2.1. L'herméneutique gadamérienne : dépasser la polarisation relativisme/universalisme et permettre la mise en relation d'altérités », et Debono, 2013).

[16] L'emploi de ce terme nécessite une précision : « critique » est un terme développé par la tradition des Lumières, et se comprend donc souvent comme un effort de la rationalité universelle permettant à un individu d'échapper à sa contingence, à sa

le verbe utilisé par Gadamer) par la rencontre altéritaire, les préjugés peuvent être soumis à un examen critique, à une problématisation construite dans le dialogue. Plutôt que de chercher à occulter ses préjugés par l'exercice de la raison (idéal scientiste), l'herméneutique gadamerienne propose donc de les mettre au centre du processus dialogique de la compréhension.

Cette vision positive du préjugé, proposée par Gadamer, n'est pourtant pas majoritairement partagée : la lutte contre les préjugés, compris comme des représentations déformées de la réalité - et, en définitive, comme des obstacles à la compréhension - reste de mise (et nous avons donné un exemple de cette perspective en SDL avec l'« herméneutique numérique » : cf. supra). Néanmoins, à partir de la notion gadamerienne de préjugé, il est possible de proposer une définition herméneutique de celle de représentation comme *part nécessaire et inévitable de subjectivité expérientielle, historique et projective* avec laquelle l'individu (/ le chercheur) construit du sens. Une acception de la notion comme « structure d'anticipation »/« précompréhension » (pour reprendre le vocabulaire gadamerien), assez éloignée de celle communément admise dans le champ des SDL (et de la sociolinguistique en particulier) où elle est réduite à un simple « objet » de recherche dont le caractère social permettrait l'objectivation. Cette acception herméneutique de la notion de représentation peut-elle être utile pour la pratique des SHS en général, et des SDL en particulier ?

3.2. Mise en œuvre en SHS : les sciences de l'homme herméneutiques de C. Taylor (« intuitions », « définitions de soi », « valeurs », « options » vs « données brutes », « empirisme »)

Comme nous venons de le voir, l'entreprise de « réhabilitation » gadamerienne du préjugé se fait contre une longue tradition scientiste anti-subjectiviste. Dans son chapitre intitulé « L'interprétation et les sciences de l'homme », le philosophe canadien C. Taylor propose une perspective similaire à celle de Gadamer (même si le terme de *préjugé* n'est pas repris), précisément pour penser la recherche en SHS : l'auteur cherche en effet à dégager plus précisément les caractéristiques de

---

« finitude essentielle » (Grondin, 2006 : 59) – comme un astronef s'arrache à la gravité de sa planète de départ. Il ne s'agit pas de cette approche critique ici, mais d'une critique utilisant la rencontre altéritaire, qui en « excitant » les préjugés, permet de les voir et de les inscrire dans un discours « critique », non pas universalisant et anhistorique, mais historicisé, situé et co-construit.

sciences de l'homme qui seraient avant tout pensées comme herméneutiques :

> Dans une science herméneutique, un certain degré d'intuition est indispensable, *et cette intuition ne peut être communiquée en rassemblant des données brutes* […]. C'est une conséquence inacceptable du point de vue de la conception de la science qui fait autorité dans notre tradition […]. *Cela implique, en effet […] que certaines divergences ne seront pas arbitrables par des preuves supplémentaires* […]
>
> En tant qu'hommes, nous sommes *des êtres qui se définissent eux-mêmes*, et nous sommes en partie ce que nous sommes en vertu des définitions de nous-mêmes que nous avons adoptées, quelle que soit la façon dont nous y sommes parvenus. Il y a *un lien étroit entre les définitions de soi qui contribuent à constituer ce que nous sommes et ce que nous pouvons comprendre ou non d'autres définitions de soi* (Taylor, 1997 : 187-189 ; nous soulignons).

Ces « intuitions » et « définitions de soi », qui permettent la compréhension d'autres « définitions de soi » (ce qui est peut-être l'objectif constitutif des sciences humaines), forgent ce que d'autres appelleraient *représentations* (individuelles/subjectives) :

> Nous devons accepter qu'elles [les sciences humaines] reposent sur *des intuitions que tout le monde ne partage pas* et, ce qui est pire, que ces intuitions soient très étroitement liées à nos *options fondamentales*. Ces sciences ne peuvent pas être *wertfrei*, elles sont des sciences *morales*, en un sens plus radical que ne l'entendait le XVIIIe siècle » (Taylor, 1997 : 194 ; nous soulignons).

« Valeurs », « options fondamentales » : C. Taylor réhabilite ici la subjectivité comme moteur de la recherche en SHS. Et cela a des conséquences sur la manière de *pratiquer* la recherche en SHS :

> Dans les sciences de l'homme, en tant qu'elles sont herméneutiques, il se peut que la réponse valide à 'je ne comprends pas' prenne la forme non seulement d' 'approfondissez vos intuitions' mais, plus radicalement, de *'changez-vous vous-même'* (Taylor, 1997 : 189-190).
>
> « […] *il faut pour les [ces sciences de l'homme] pratiquer avec succès un degré élevé de connaissance de soi* […] *Notre incapacité à comprendre s'enracine en effet dans nos propres définitions de nous-mêmes, donc dans ce que nous sommes*. Rien n'est dit là qui soit nouveau : Aristote développe un argument similaire au livre I de l'Éthique. Mais c'est encore radicalement choquant et inassimilable pour le courant dominant de la science moderne » (Taylor, 1997 : 194; nous soulignons).

Une démarche réflexive en somme, qui remet l'humain au centre de la construction de la connaissance scientifique. Même si elle est régulièrement revendiquée dans le champ de la sociolinguistique de

langue française[17], une telle démarche bute toujours sur la survalorisation d'une tradition que l'on pourrait qualifier, avec L. Boltanski, d'« hyper-empiriste » (2011 : n. p.). Pour revenir au champ scientifique qui nous intéresse plus spécifiquement ici, les SDL, à de notables exceptions près (cf. notamment les contributions dans : Robillard, éd., 2009), la réflexivité apparaît bien souvent comme un « supplément d'âme » et non comme processus construisant radicalement la connaissance scientifique.

Dans d'autres disciplines des SHS, des voix se sont pourtant déjà fait entendre pour rompre avec l'illusion objectiviste : c'est certainement en histoire que la réflexion a été la plus poussée sur une *pratique* de la science historique comme subjective, et nécessairement réflexive donc.

3.3. Un exemple disciplinaire : « expériences personnelles » (Veyne) et « personnalité » (Marrou) chez les historiens[18]

Dans *Comment on écrit l'histoire* (1971), P. Veyne explique très bien les limites d'une légitimation de la science par son objectivité supposée :

> Car la seconde limite de l'objectivité […] est la variété des expériences personnelles, qui sont malaisément transmissibles. Deux historiens des religions ne seront pas d'accord sur le 'symbolisme funéraire romain', parce que l'un a l'expérience des inscriptions antiques, des pèlerinages bretons, de la dévotion napolitaine et qu'il a lu Le Bras, pendant que l'autre s'est fait une philosophie religieuse à partir des textes antiques, de sa propre foi et de sainte Thérèse ; *la règle du jeu étant qu'on ne cherche jamais à expliciter le contenu des expériences qui sont le fondement de la rétrodiction*, il ne leur restera plus qu'à s'accuser mutuellement de manquer de sensibilité religieuse, ce qui ne veut rien dire, mais se pardonne difficilement (Veyne, 1971 : 212 ; nous soulignons).

« Règle du jeu » négative donc : la subjectivité est à taire, à effacer, à éluder. Dans le même sens, plus positives sont les propositions d'H.-I.

---

[17] Voir en particulier le n°14 des *Cahiers de sociolinguistique*, intitulé « Sociolinguistique et réflexivité : vers un paradigme réflexif ou herméneutique ? » (Robillard, 2009), avec les contributions de M. Heller, C. Moïse, A. Bretegnier, M.-M., Bertucci, I. Pierozak, L. Pourchez, M. Molinié, V. Castellotti, P. Blanchet, D. de Robillard.

[18] Dans une optique similaire, nous aurions pu également évoquer les travaux de M. de Certeau : nous renvoyons à la contribution de Didier de Robillard ici-même qui fait référence à ce travail, et en particulier son ouvrage *L'écriture de l'histoire* (Gallimard, 1975). Plus généralement, concernant ces travaux d'historiens proches des perspectives herméneutiques, nous remercions Didier de Robillard de ces apports et partages lors des séminaires de l'équipe de recherche EA 4246 PREFics-Dynadiv de l'Université de Tours.

Marrou dans *De la connaissance historique* (1954). Pour Marrou, « [l]a véritable rigueur consiste à reconnaître cet engagement du chercheur […] et accepter que l'histoire soit celle, particulière, de l'historien » (Feldman, 2002 : 104)[19] :

> L'image que chaque historien donne du passé est si profondément, si organiquement *modelée par sa personnalité que leurs différents points de vue sont en définitive moins complémentaires qu'exclusifs. À l'idéal illusoire de la 'connaissance valable pour tous' j'opposerai celui de la vérité valable pour moi, et j'y verrai une garantie de sérieux, d'exigence, de rigueur »* (Marrou, 1975 [1954] : 213, cité par Feldman, 2002 : 104 ; nous soulignons).

Pratiquement, dans la recherche telle qu'elle se fait, cela passe par un effort de « prise de conscience » (« connaissance de soi » dirait C. Taylor : cf. supra) et d'explicitation de la « genèse de son œuvre » :

> La critique s'indigne et proteste contre cette invasion du moi haïssable. *L'honnêteté scientifique* me parait exiger que l'historien par un *effort de prise de conscience*, définisse l'orientation de sa pensée, explicite ses postulats (dans la mesure où la chose est possible) ; *qu'il se montre en action et nous fasse assister à la genèse de son oeuvre* […], *qu'il décrive son itinéraire intérieur*, car toute recherche historique, si elle est vraiment féconde, implique un progrès dans l'âme même de son auteur... en un mot qu'il fournisse tous les matériaux qu'une *introspection scrupuleuse* peut apporter à ce qu'en termes empruntés à Sartre j'avais proposé d'appeler sa 'psychanalyse existentielle' (idem : 231 ; nous soulignons).

On voit ici que Marrou va très loin avec ces termes d'« introspection scrupuleuse » et l'évocation de la « psychanalyse existentielle » sartrienne : il y a ici une forte confiance en la possibilité de conscientiser et d'expliciter sa subjectivité. Nous verrons (4.) que c'est peut-être un point sur lequel l'éclairage herméneutique de la notion de représentation apporte certaines nuances, dans la mesure où cette explicitation, cette introspection ne sera toujours qu'en partie possible dans une perspective herméneutique[20].

---

[19] Toujours dans le domaine de la science historique, on pense aussi ici à l' « ego-histoire » proposée par P. Nora (*Essais d'ego-histoire,* Paris : Gallimard, 1987).

[20] Et c'est certainement un point qui distingue l'utilisation de l'herméneutique philosophique en SHS (dans les exemples mentionnés supra et telle que proposée infra), de certaines utilisations de la psychanalyse pour penser ces mêmes SHS : une des « sommes » en la matière est certainement l'ouvrage *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement* du psychanalyste et anthropologue G. Devereux. Certes, dans cet ouvrage l'auteur condamne les efforts de dissimulation et d'escamotage de l'implication personnelle et émotionnelle du chercheur pour proposer d'en faire au contraire la « pierre angulaire » d'une « science du comportement authentiquement scientifique » ([1967], 2012 : 30). Mais cette prise en compte de la subjectivité du chercheur (« impardonnablement négligé[e] du travail

Néanmoins, l'apport des historiens est considérable : il réside en l'affirmation hétérodoxe de transgresser la « règle du jeu » de la non-explicitation des expériences personnelles du chercheur, dans le but d'aboutir à une science plus « honnête » (Marrou), ou du moins plus « humaine ». Ces chercheurs restent cependant marginaux (et le sont encore davantage ceux qui mettent réellement en œuvre des pratiques d'explicitation de l'expérience individuelle dans l'écriture de leur recherche). Cette marginalité est finalement assez « normale » dans un monde scientifique où l'occultation, la dissimulation, l'escamotage du « fondement existentiel » de la recherche constituent, selon P. Veyne, une « règle du jeu » (et peut-être tout particulièrement en SDL où la linguistique générale, discipline un temps tutélaire, s'est historiquement voulue comme la plus positive/naturelle selon Milner ou Bourdieu[21]). Et quelle est la meilleure façon de se conformer à cette « règle du jeu » ? Le cadrage méthodologique pour isoler les données objectives semble un bon candidat : la méthodologie comme « garde-fou » au subjectivisme en quelque sorte.

4. Représentations et incertitude du sens

Donner un sens herméneutique à la notion de représentation (en la rapprochant de celles de préjugé, intuition, expérience : cf. supra) conduit à réintroduire un degré d'incertitude dans la science, incertitude que le méthodologisme empirico-inductif (d'abord et *essentiellement* les données « brutes ») cherche à réduire, si ce n'est à éliminer ; le traitement informatique des corpus linguistiques pouvant aujourd'hui concourir à la réalisation de cet idéal. Si une telle réintroduction compromet la possibilité de l'« expertise » (les enjeux sont donc grands), cela rend la science plus « honnête » (Marrou), en la remettant

---

scientifique »), à l'aide de la méthode psychanalytique, n'a pour autre but que d'en limiter les effets sur l'élaboration d'une science véritablement objective : « La personnalité du savant intéresse la science en ce qu'elle explique la déformation du matériau, imputable à son manque, intra-psychiquement déterminé, d'objectivité. Elle constitue une source d'erreur systématique, exactement au même sens que les limitations et les défauts inhérents à l'appareil du physicien sont sources d''erreurs systématiques' » (idem : 76).

21 « La science du langage se sépare radicalement des 'sciences' de la culture et s'apparente plutôt, sur la question décisive de la causalité et des connexions explicatives, aux sciences galiléennes reconnues » (Milner, J.-C., *Introduction à une science du langage*, Paris : Seuil, 1995, p. 214). Quant à Bourdieu, il considère la linguistique comme *« la plus naturelle des sciences sociales »* (Bourdieu, P., *Langage et pouvoir symbolique*, Paris : Seuil, 2001, p. 54 ; c'est l'auteur qui souligne).

sur des « rails » en définitive très traditionnels : à l'échelle de l'histoire des sciences, l'objectivisme hyper-empiriste est une option relativement récente et marginale (cf. l'assertion de Latour, 1991 : « nous n'avons jamais été modernes »[22]).

Mais cela n'est possible que si l'on sort la notion de représentation du carcan de la définition psychosociologique qui l'oppose à la connaissance scientifique : Moscovici (1984) inscrit sa théorie des représentations sociales dans une distinction entre les types de pensée « magique », « scientifique » et « idéologique » (pour les sociolinguistes qui reprennent la notion, les représentations sociales relèvent de cette dernière catégorie) ; et Jodelet oppose encore plus nettement les choses : « […] la connaissance spontanée, naïve, qui intéresse tant aujourd'hui les sciences sociales, celle que l'on a coutume d'appeler la connaissance de sens commun ou encore pensée naturelle, par opposition à la pensée scientifique » (Jodelet, 1984 : 361). Tant qu'elles seront pensées dans une telle opposition, les représentations ne pourront être qu'un « objet » de science : regarder ces représentations-connaissances naïves (sur les langues en sociolinguistique) d'une position d'expert oui, mais considérer que le chercheur puisse élaborer de la connaissance de manière représentationnelle, il n'en est pas (ou peu) question.

Par ailleurs, derrière l'entreprise d'objectualisation des représentations, il y a le postulat de la certitude de l'accès : on pourrait toujours y avoir accès. De ce point de vue, il n'est d'ailleurs pas étonnant de voir la psychosociologie des représentations s'intéresser de près au langage, dans une perspective très pragmatiste : l'étude des discours étant le moyen le plus sûr d'atteindre les représentations sociales (cf. par exemple Hajek, 2011). Cette idée d'un accès certain et toujours possible aux représentations par la médiation des discours est largement reprise dans leur étude sociolinguistique : comme les *pratiques*, qu'elles peuvent concourir à élucider, les *représentations* pourraient être méthodologiquement identifiées et analysées. Nous avons donc ici un autre point de différence radical avec une approche herméneutique des représentations, qui reconnaît une part d'inaccessible de l'être humain (et donc une part d'incertitude dans la science « humaine »). Ceci suppose que l'explicitation des représentations n'est

[22] Assertion que Latour illustre de fort belle manière dans un autre texte avec l'examen d'une célèbre page des carnets de Galilée. Sur cette page représentant les ombres de la lune, une partie qui n'est quasiment jamais représentée figure l'horoscope de Laurent de Médicis : Galilée, pour avoir donné son nom aux « sciences galiléennes », n'en était pas moins sensible aux mythes astraux (« croyance » comparable à celles évoquées par Veyne à propos des « deux historiens » dans la citation supra). B. Latour en conclut que « pour Galilée, cela fait partie du même monde, mais pour nous qui regardons cette page, ce mélange a une signification qui semble appartenir à des mondes différents » (Latour, 2007 : 132).

qu'en partie possible : une posture herméneutique revendiquera l'intérêt d'une explicitation des représentations du chercheur (comme le fait légitimement Marrou : cf. supra), mais aussi - et peut-être surtout - que cela n'est pas *totalement* possible, et donc que le sens n'est pas totalement contrôlable/prédictible, qu'il est *sainement incertain* : « […] une réaction saine, peut-être la seule, serait de dire qu'une telle [dose d'] incertitude est une composante inéliminable de notre condition épistémologique » (Taylor, 1997 : 141).

Bibliographie

ABRIC, J.-C., *Pratiques sociales et représentations, Paris* : PUF, 1994.

BILLIEZ, J., « Et il fallut apprendre à étudier les représentations », dans GAJO, L., MATTHEY, M., MOORE, D. et SERRA, C. (éds.), *Un parcours au contact des langues*, Paris : Didier, 2004, pp. 253-256.

BLANCHET, P., « La réflexivité comme condition et comme objectif d'une recherche scientifique, humaine et sociale », *Cahiers de sociolinguistique*, Presses Universitaires de Rennes, n° 14, 2009, pp.145-152.

BLANCHET, P., « Intervention du réseau francophone de sociolinguistique / RFS et GIS », *Lettre de l'AIRDF*, n°51, 2012, pp. 11-14.

BOGHOSSIAN, P., *La Peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*, trad. Ophelia Deroy, Marseille : Agone, coll. « Banc d'essais », 2009.

BOLTANSKI, L. « Le pouvoir est de plus en plus savant. Entretien avec Luc Boltanski », *La vie des idées*, 2011. Disponible en ligne: http://www.laviedesidees.fr/Le-pouvoir-est-de-plus-en-plus.html (consulté le 3 décembre 2012).

BOUDREAU, A., « La construction des représentations linguistiques : le cas de l'Acadie », *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique*, 54(3), 2009, pp. 439–459.

BOUTET, J., *Construire le sens*, Berlin : Peter Lang, 1994.

BOYER, H., *Introduction à la sociolinguistique*, Paris : Dunod, 2001.

BOYER, H. (dir.), *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements identitaires et mises en scène*, T.3, Paris : L'Harmattan, 2007.

BOYER, H., « Stéréotype, emblème, mythe », *Mots. Les langages du politique*, n° 88, 2008, pp. 99-113

CALVET, L.-J., *Pour une écologie des langues du monde*, Paris : Payot, 1999.

CALVET, L.-J., « Pour une linguistique du désordre et de la complexité », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n°1, 2007. URL : http://www.upicardie.fr/LESCLaP (consulté le 8 mars 2008).

COSTA, J., LAMBERT, P. et TRIMAILLE, C., « Idéologies, représentations et différenciations sociolinguistiques : quelques notions en question », dans TRIMAILLE, C. et ELOY, J.-M. (éds). *Idéologies linguistiques et discriminations, Carnets d'Atelier Sociolinguistique*, n° 6, pp. 247-266, Paris : L'Harmattan, 2012. Disponible en ligne : http://www.academia.edu/3628928/Costa_J._Lambert_P._and_Trimaille_C._I

deologies_representations_et_differenciations_sociolinguistiques_quelques_notions

DEBONO, M., (2011), « Perspective herméneutique et renouvellement de l'interculturalité en classe de français juridique », In : DERVIN, F., GAJARDO, A., LAVANCHY, A. (dirs.), *Anthropologies de l'interculturalité*, Paris : L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », pp. 73-98.

DEBONO, M., (2012), « Herméneutique interculturelle et didactique des langues-cultures : quelques fondements théoriques pour une didactique des représentation », dans : DEBONO, M., et GOÏ, C. (éds.), *Regards interdisciplinaires sur l'épistémologie du divers. Interculturel, herméneutique et interventions didactiques*, Fernelmont : Éditions Modulaires Européennes, coll. Proximités – Didactique.

DEBONO, M., (2013), *Langue et droit. Approche sociolinguistique, historique et épistémologique*, Fernelmont : Éditions Modulaires Européennes dans la coll. Proximités – Sciences du langage (dirigée par P. Blanchet),

DEVEREUX, G. ([1967], 2012 : 30), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris : Flammarion, coll. Champs essais.

DOISE W., « Rencontres et représentations intergroupes », *Archives de Psychologie*, Vol. XLI, n°164, 1973, pp. 303-320.

DURKHEIM, E., « Représentations individuelles et représentations collectives », *Revue de Métaphysique et de Morale, tome* VI, numéro de mai 1898 [2002]. Disponible en ligne : http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/Socio_et_philo/ch_1_representations/representations.doc (édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, 2002).

FELDMAN, J., « Objectivité et subjectivité en science. Quelques aperçus », *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XL, n°124, 2002, pp. 85-130.

GADAMER, H.-G., *Vérité et Méthode*, trad. P.Fruchon, Le Seuil, 1996 [1960].

GRONDIN, J., *L'herméneutique*, « Que sais-je », PUF, 2006.

GUEUNIER, N., « Représentations linguistiques », In : MOREAU, M.-L. (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Bruxelles : Mardaga, 1997, pp. 246-252.

HAJEK, I., « Sociologie, cognition et langage : une méthodologie d'observation », *Langage et société*, n° 135, 2011, pp. 67-85.

HOUDEBINE, A.-M. (dir.), *L'imaginaire linguistique*, Paris : L'Harmattan, 2002.

JODELET, D., « Représentation sociale : phénomène, concept et théorie », in MOSCOVICI, S. (dir.), *Psychologie sociale*, Paris : PUF, 1984.

JODELET, D. (dir.), *Les représentations sociales*, Paris : PUF, 1989.

LAFONTAINE, C., *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine* de Céline Lafontaine, Paris : Seuil, 2004.

LATOUR, B., *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris : La Découverte, 1991.

LATOUR, B., *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux Faitiches*, Paris : Les Empêcheurs de penser en rond, 1996a.

LATOUR, B., « Autour d'une controverse, deux hétérotopies parallèles », In : ALLOUCH, J., BADIOU, A., CHARTIER, P., *Oser construire. Pour*

François Jullien, Paris : Les Empêcheurs de penser en rond, 2007, pp. 131-142.

LIPIANSKY, E.-M., « Représentations sociales et idéologies : analyse conceptuelle », dans AEBISCHER, V, DECONCHY, J.-P. et LIPIANSKY, E.-M. (éds.), *Idéologies et représentations sociales*, Cousset, DelVal, 1991, pp. 35-63.

MAYAFFRE, D., « L'Herméneutique numérique », *L'Astrolabe*, n° spécial, 2002, pp. 1-11. Disponible en ligne : http://halshs.archives-ouvertes.fr/hal-00586512_v1/ (consulté le 1er janvier 2012).

MOÏSE, C., *Pour une sociolinguistique ethnographique. Sujet, discours et interactions dans un espace mondialisé*, Habilitation à diriger des recherches, Université de Tours, 2010.

MOSCOVICI, S. (dir.), *Psychologie sociale*, Paris : PUF, 1984.

MUCCHIELLI, A., (dir.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*, Paris : Armand Colin, 2002.

PIEROZAK, I., RAZAFIMANDIMBIMANANA , E., ROBILLARD, D. (de) et DEBONO, M., « Vers une sociolinguistique française qualitative ? Perspectives historiques critiques sur des processus historiques de reconnaissance », *Recherches qualitatives* (revue en ligne), Université du Québec, Vol. 32(1) = La reconnaissance de la recherche qualitative dans les champs scientifiques, 2013, pp. 107–131. URL : http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/edition_reguliere/volume32(1).html

RASTIER, F., « Les fondations de la sémiotique et le problème du texte. Questions sur les "Prolégomènes à une théorie du langage" de Louis Hjelmslev. *Texto !*, 1997, n.p.. Disponible en ligne : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Fondations.html#III.2 (Consulté le 3 mars 2012).

RASTIER, F., *Arts et sciences du texte*, Paris : PUF, 2001.

RASTIER, F., « De la signification au sens. Pour une sémiotique sans ontologie ». *Texto !*, juin-sept. 2003, n.p.. Disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semiotique-ontologie.html (Consulté le 3 mars 2012).

RASTIER, F., « Herméneutique et linguistique : dépasser la méconnaissance », *Texto !*, 2005. URL : http://www.revue-texto.net/index.php?id=2262 (consulté le 10 novembre 2009).

ROBILLARD, D. (de), *Perspectives alterlinguistiques*, vol. I : *Démons*, vol. II : *Ornithorynques*, Paris : L'Harmattan, 2008.

ROBILLARD, D. (de) (éd.), « Sociolinguistique et réflexivité : vers un paradigme réflexif ou herméneutique ? », *Cahiers de sociolinguistique*, Presses Universitaires de Rennes, n° 14, 2009.

ROUSSIAU, N. et BONARDI, C., *Les représentations sociales. État des lieux et perspectives*, Sprimont, Belgique : Mardaga, 2001.

TAYLOR, C. *La liberté des modernes*, Chapitre : « L'interprétation et les sciences de l'homme », Paris : PUF, 1997, pp.137-194.

VEYNE, P., *Comment on écrit l'histoire*, Paris : Seuil, 1971.